Document generated on 06/02/2025 5:22 p.m.

Liberté

[Laurent Santerre]

Laurent Santerre

Volume 10, Number 3 (57), May–June 1968

Les écrivains et l'enseignement de la littérature

URI: https://id.erudit.org/iderudit/60357ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Santerre, L. (1968). [Laurent Santerre]. *Liberté*, *10*(3), 97–98.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1968

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

En terminant, je reviens quand même sur un exemple que Gérald Godin a retenu tout à l'heure. Il a parlé du roman de Ahmadou Kourouma. Je connais assez bien l'auteur puisque c'est justement à cet auteur que nous avons décerné le prix de la revue *Etudes Françaises*. Eh bien, je tiens à signaler que Kouroma est donc un ivoirien et un ivoirien d'après les années 39, donc quelqu'un qui n'a pas connu l'époque du lycée français. Et je tiens à souligner que Kourouma en tout cas n'est pas quelqu'un qui fait du français marginal par coquetterie. Et au contraire. Si cet homme-là pouvait écrire dans un français encore plus normal, il le ferait. Et tout son effort au contraire est pour normaliser sa langue. Mais il se fait que c'est un homme qui arrive à nourrir le français universel de tout ce que sa culture originelle peut lui apporter. Je pense que son cas est très différent de ce que présente le cas ici.

Laurent Santerre:

Tout le monde parle du joual. On ne connaît pas le joual. M. Godin disait tout à l'heure que la langue ici n'avait pas de syntaxe, de morphologie, etc. Ça m'étonne beaucoup. Alors ce n'est pas une langue? Or, c'est une langue. Mais on ne la connaît pas. Il faudrait faire une enquête pour savoir ce qu'est le joual et là vous trouveriez des éléments très valables et d'autres que vous seriez d'accord tous pour éliminer. En attendant, c'est parfait. Donc, on ne peut pas parler dans l'abstrait du joual et de la littérature. D'ailleurs c'est peut-être un faux problème. Vous avez, M. Godin, une attitude très punitive vis-à-vis ceux qui ont une attitude punitive vis-à-vis la langue joual. Je vous entendais: vous parlez très bien français et c'est admirable.

Il y a ceci: cette attitude moralisatrice est déplaisante, je le reconnais. C'est l'attitude normative ordinaire qui a toujours existé dans toutes les langues. Il y a toujours eu une grammaire des langues. Il y a toujours eu des écarts dans la grammaire des langues. Et ceux qui proposaient la grammaire normative — et il y a beaucoup, je dirais, de paliers dans la

grammaire normative — étaient ceux qui posaient d'avance dans un certain dessein durable qui l'empêchait d'évoluer trop vite et qui était la condition directe de la communication.

Si une langue n'était pas une certaine unité, il n'y aurait pas moyen de communiquer. La langue des Québécois communique très bien.

Il ne faut pas nous en vouloir parce qu'on enseigne la grammaire. On prend de bons écarts avec la grammaire, ne vous en faites pas.

jean-charles falardeau:

Je voudrais dire ceci. Je serai très bref. D'ailleurs, j'enchaîne avec ce qui a été dit hier soir et particulièrement par Miron. A savoir: nous sommes dans une aventure de recherche d'une identité. Le phénomène joual représente un effort ultime de possession du fond de nous-mêmes, ce qui nous exprime de façon viscérale, de façon très spontanée.

Mais justement, je crois que la poursuite et l'acquisition de notre identité ne peut pas faire abstraction de la langue de civilisation qui est le français.

Les deux ne sont pas incompatibles, loin de là. Et même l'auto-affirmation politique aura plus de chance encore de réussir si nous avons assumé davantage cette grande langue de civilisation qui est un élément capital aussi radical de notre identité en tant que québécois.

C'est donc qu'il n'y a pas opposition entre les deux pôles mais il y a ce que j'appelle une dialectique et que la conquête de l'un, loin d'exclure l'acquisition de l'autre, comporte elle-même une acquisition aussi rapide et aussi mûrie de la langue. Et je vois le phénomène de l'utilisation et de la civilisation du joual comme une sorte de thérapie collective, d'une psychanalyse que nous avons faite de nous-mêmes qui nous a fait voir, à partir du fond de nous-mêmes, notre fond d'où il faut surgir, qu'il faut assumer mais qui n'est pas une fin en soi, qui est un cul de sac si l'on s'y complaît, si l'on y demeure. Il faut aller